

daigne écarter de votre route à travers ce monde ce qui pourrait affliger votre vie et en troubler l'aimable paix. Voilà les vœux que forme pour vous le plus sincère et le plus tendre de vos amis.

Avons-nous besoin d'ajouter que ce fut Lamennais qui donna au poète, alors très-jeune encore, le billet de confession dont il eut besoin pour se marier ? Et puis-je le nom de M. Victor Hugo est venu se placer sous notre plume, ne le quittons pas sans rapporter une lettre que le poète des *Orientales* écrivait, il y a environ deux ans, au chanteur des *Harmonies*, à l'occasion de la mort de la noble femme qui avait été sa compagne dévouée :

• Hauteville-House, 23 mai.

• Cher Lamartine,

• Un grand malheur vous frappe ; j'ai besoin de mettre mon cœur près du vôtre. Je vénérerais celle que vous aimez. Votre haut esprit voit au delà de l'horizon ; vous apercevez distinctement la vie future.

• Ce n'est pas à vous qu'il est besoin de dire : Espérez. Vous êtes de ceux qui savent et qui attendent.

• Elle est toujours votre compagne, invisible, mais présente. Vous avez perdu la femme, mais non l'âme. Cher ami, vivons dans les morts.

• Tuus.

• VICTOR HUGO.

La vue de ce papier bordé de noir, annonçant en termes laconiques la mort d'une personne que l'on a connue, que l'on a aimée, a arraché plus d'une lettre touchante que nous pourrions citer, n'était la crainte d'allonger notre article.

Nous permettra-t-on de copier, à titre de spécimen du genre, une lettre que le poète Voiture écrivait à la duchesse de Longueville au sujet de la mort du père de cette dernière, arrivée le 26 décembre 1646. Ce n'est plus le langage d'un ami parlant à un ami. La lettre est cérémonieuse, et l'on sent que son auteur s'applique à remplir un devoir de bienséance :

• Madame,

• N'ayant osé, par respect, écrire jusqu'ici à Votre Altesse, j'ai un extrême regret d'y être contraint par une si funeste occasion que celle qui m'y oblige à cette heure. Je ne doute pas, madame, que, ayant perdu monseigneur votre père, dans le temps que vous receviez le plus de preuves de son affection, cette perte ne vous soit infiniment sensible ; et que, n'étant pas accoutumée à recevoir de pareils coups de la fortune, celui-ci ne vous ait extrêmement touchée. Mais j'espère que cette juste douleur d'esprit qui ne vous a jamais permis de rien faire ni de rien dire que dans la vraie mesure qu'il le fallait vous servira dans cette rencontre, et que vous réglerez votre douleur et vos larmes, comme vous avez su régler toutes les actions de votre vie. A dire le vrai, madame, il est bien juste qu'une personne aussi céleste que vous s'accoutume aux volontés du ciel, et qu'ayant tout reçu de lui, vous souffriez qu'il vous ôte quelque chose. Encore semble-t-il qu'il ait voulu prendre le temps de votre absence, et qu'il ait permis que ce malheur soit arrivé pendant que vous étiez éloignée, pour ne pas faire voir à vos yeux le deuil qu'il voulait mettre dans votre maison. Je prie Dieu qu'il y mette bientôt la joie par votre retour, et qu'il nous rende la paix. — Mme de Longueville, à l'époque où Voiture lui écrivait, était à Munster, avec le duc son mari, qui y avait été envoyé en qualité de plénipotentiaire.

Les *billets de faire part*, du moment où ils ne sont pas manuscrits, sont tous taillés sur le même patron. L'imprimeur a un cadre tout prêt dans lequel il n'y a plus qu'à faire entrer les noms, prénoms et qualités des personnes. Il en est pourtant qui s'éloignent de la forme ordinaire et contiennent des confidences plus ou moins inconvenantes ou simplement, excentriques. Il existe des collections (que ne collectionne-t-on pas ?), il existe des collections de *billets de naissance*, de mariage et de mort, qui ont leur curiosité. Le *billet d'enterrement* du grand peintre Reynolds, gravé par Bartolozzi, est une rareté de cabinet que M. Feuillet de Conches ne manque pas de citer dans ses *Causeries d'un curieux*. Au temps de Louis XV et de Louis XVI, les *billets de mariage* portaient souvent, en tête, de charmantes vignettes au burin, représentant des scènes religieuses et domestiques de circonstance. Au commencement de ce siècle, les *billets de mort* étaient d'immenses placards à caractères majuscules, et dont les initiales, ornées d'attributs funéraires, étaient gigantesques. La province n'a pas tout à fait abandonné ce déploiement de papier à images. Certaines localités nous montrent encore des *billets d'enterrement* qui ont la dimension d'affiches de grand format. La Douleur, gravée sur bois, y pleure sur une urne soutenue par un V colossal. La formule de ces placards, qui se distribuent pliés en deux comme des prospectus, débute invariablement par ces mots : « Vous êtes prié d'assister au convoi, service et enterrement de... » Elle se termine non moins invariablement par le *De Profundis*, S. V. P. traditionnel. Le texte de quelques *billets d'enterrement*, où la vanité posthume s'étale dans tout son luxe, est quelquefois d'une étrangeté qui étonne et fait sourire, dit M. Feuillet de Conches. La correspondance littéraire de Grimm a conservé celui du duc

de Lavaugnyon, chef-d'œuvre en ce genre. Il y aurait des pages nombreuses, tout aussi étranges, à emprunter aux collections de *billets de mariage* et de mort : ouvrages d'une composition réfléchie, combinée, profonde et laborieusement ridicule.

Il nous est passé par les mains un *billet d'enterrement* où la fameuse ligne : « Muni des sacrements de l'Eglise » était suivie de celle-ci, arrachée sans doute à la douleur d'une épouse éplorée : « Sa veuve inconsolable continuera son commerce d'épicerie. Elle ose espérer que vous l'honorerez de votre confiance comme par le passé. *De Profundis*. » Ce n'est pas la seule excentricité funèbre dont nous ayons la preuve. On se figurerait difficilement combien de surprenantes variétés peut fournir le sujet en apparence le plus restreint. Voici, par exemple, une pièce imprimée à Arlon :

M.

• Monsieur J.-N. Nicolas, etc., etc., ont la douleur de vous faire part de la perte bien sensible qu'ils viennent de faire en la personne de leur sœur, belle-sœur et tante respective, Mademoiselle MARIE-FRANÇOISE-ELISABETH N.,

MATRESSE DE PENSION,
MEMBRE HONORAIRE DE L'ACADÉMIE
DE PARIS,

décédée à L.-B. le 5 de ce mois, à l'âge de quarante ans, munie des secours de la religion. Quoiqu'une vie sans reproche leur fasse espérer qu'elle jouit du repos des élus, les secrets de la Providence étant impénétrables, ils la recommandent à vos prières.

• L.-B., le 20 décembre 1860.

Quelle est cette académie de Paris ? Mystère ! mystère !

Autre spécimen :

• Monsieur et madame C... ont l'honneur de vous faire part de la douloureuse épreuve par laquelle Dieu, dans sa sagesse insondable, a trouvé bon de les faire passer en retirant à lui mademoiselle Rachel-Jédida C..., leur enfant, qui s'est endormie, en leur domicile, le 29 juin 1860, à l'âge de cinq ans.

• L'inhumation aura lieu le samedi 30.

• On se réunira à la maison mortuaire, à midi précis.

Elle ne reviendra pas vers nous,
mais nous irons vers elle.

(I. Samuel, xii, 23.)

O mort ! où est ton aiguillon ?
O sépulture ! où est ta victoire ?
Grâce à Dieu, qui nous a donné la victoire par N.-S. Jésus-Christ.

(I. Corinth., xv, 56, 57.)

Nous pourrions multiplier ces citations. Encore un exemple :

• Mademoiselle A... et sa famille ont l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse qu'ils viennent de faire dans la personne de M., etc., etc., décédé à, le, après quinze mois de souffrances, provenant de sa dernière campagne d'Italie. Il avait écoulé jusque-là, avec une santé robuste, vingt-sept années de services, quatorze années de campagnes d'Afrique.

• Veuillez joindre vos prières, etc.

On sait que les *billets de mort* contiennent souvent une longue liste de personnes touchant de près ou de loin à la famille du défunt. Si nous en jugeons par la pièce suivante, citée par la *Revue anecdotique* d'octobre 1861, le monde cléricol paraît vouloir suivre in extenso cet usage séculier :

• Vous êtes prié d'assister au convoi, service et enterrement de M. Ferdinand-Marie Poilou, prêtre, vicaire général de Versailles, chanoine, etc.,

• Qui auront lieu le mardi 13 août courant.

• De Profundis.

• De la part de M. l'abbé G..., ami et compagnon de M. P..., depuis quarante-huit ans, et ancien directeur du collège de V... ; de M. l'abbé F..., ancien professeur du collège, qui a suivi M. P... dans sa retraite des M... ; et de M. l'abbé F..., ancien curé du diocèse de C..., auquel M. P..., avec l'autorisation de Monseigneur l'évêque de V..., avait confié le soin de desservir la chapelle qu'il avait ouverte au public, dans l'intérêt spirituel des nombreux habitants du voisinage. C'est ici le cas de dire que la glose est plus lourde que le texte.

Dans un *billet de mort* qui fait partie de notre collection, nous avons compté jusqu'à cent treize noms de parents et alliés du défunt, qui, avec les titres et qualités qu'on y a joints, pompeusement n'occupent pas moins de cent vingt-neuf lignes de soixante-quatre lettres.

Les francs-maçons parlent un langage peut-être encore plus figuré, si nous nous en rapportons au document que nous avons sous les yeux :

T. C. F.,

• Un anneau de la chaîne maçonnique vient de se briser. Notre T. C. F. M... est décédé le... en son domicile, rue..., n°. Son convoi partira de la maison mortuaire, le lundi 18, à trois heures, pour se rendre directement au cimetière.

• Venez lui rendre les derniers devoirs, l'accompagner au champ du repos et jeter sur sa tombe une branche d'acacia.

• GÉMISSEZ ! GÉMISSEZ ! ESPÉREZ !

• De la part de la R... loge la Ligne droite.

Mais il ne faut pas que l'originalité de ce style nous étonne : on sait du reste que l'excentricité est un des attributs de la franc-maçonnerie, et qu'un franc-maçon ne salue pas, ne mange pas, n'éternue pas comme tout le monde. Et c'est justice ; autrement, à quoi servirait d'être franc-maçon ? La mort sans phrases, » disait un farouche républicain. On voit bien que celui-là n'était pas franc-maçon.

A une époque où les mystifications de tout genre étaient à l'ordre du jour, le directeur de l'Opéra, M. Duponchel, fut victime d'une plaisanterie funèbre que rend d'ailleurs facile l'usage des *billets d'enterrement* imprimés. C'était vers 1835 ou 1836 ; des Cabris restés inconnus avaient couvert les murs de Paris, de la France et de l'étranger de cette légende cabalistique : *Crédeville voleur*. Cinq amis, hommes que l'on aurait pu croire sérieux (l'un appartenait à la science, un autre aux lettres, le troisième au barreau, le quatrième était fonctionnaire et le cinquième portait un nom qui, dans le monde, jouit d'une certaine notoriété) ; cinq amis, disons-nous, renouvelèrent la *scie* et prirent pour plastron le nom du directeur de l'Opéra. Partout où surgissait un mur, on vit apparaître cette inscription tumulaire : *Feu Duponchel !* Il y avait des *feu Duponchel* écrits en lettres énormes, jaunes, blanches, rouges, jusqu'au sommet des édifices les plus élevés. Les profonds mêmes des Catacombes les répétèrent.

M. Charles de Boigne, qui raconte l'aventure dans ses *Petits mémoires de l'Opéra*, affirme que *Crédeville voleur* avait baissé pavillon devant *feu Duponchel*. Quoi qu'il en soit, les amis de feu Duponchel ne furent pas peu surpris d'apprendre un matin par *billet de faire part* bordé de noir la mort du directeur de l'Opéra.

En même temps, des employés des pompes funèbres arrivent rue Grange-Batelière, tendent la grande porte et dressent un catafalque. La besogne terminée, ils entrent dans la cour de l'Opéra et se trouvent face à face avec un monsieur qui, le lorgnon sur les yeux, sortait précipitamment. — Monsieur, lui demande l'un d'eux, voudriez-vous nous dire où nous pourrions trouver le corps ? — Quel corps ? — Le corps de M. Duponchel, parbleu ! — Le corps de M. Duponchel ! s'écrie le monsieur stupéfait. — Oui, du défunt. — Je suis défunt ?

— Vous, non ; mais M. Duponchel. — Mais Duponchel, c'est moi. — Vous ? — Moi ! — M. Duponchel, directeur de l'Opéra ? — Lui-même. — Alors, si vous êtes M. Duponchel, directeur de... — Eh bien ? — Mon devoir est de vous enterrer. — M'enterrez ! un instant, mon brave... L'affaire s'échauffait, les croquemorts n'entendaient pas être venus pour rien ; ils prenaient la mouche. M. Duponchel riait, croyant encore à un quiproquo, quand il se vit aborder par plusieurs invités qui, tout de noir habillés, arrivaient un à un, porteurs de figures de circonstance. Tous, à l'aspect de Duponchel, jettent un même cri, cri d'étonnement et d'effroi. — Quoi ! c'est vous ! vous n'êtes donc pas mort ? lui dit-on dans un chœur qui, un instant, jette le doute en son esprit. Il se palpe, se frotte les yeux, s'assure qu'il est vivant, bien vivant, et répond que jamais il n'a été mieux portant. Alors, un cercle d'habitants noirs l'entoure et vingt, trente, cinquante, cent mains font bruiser à ses oreilles le papier fatal qui annonce qu'il n'est plus. Vatel, le futur directeur du Théâtre-Italien et ami de Duponchel, fait même remarquer que le défunt est mort muni des sacrements de l'Eglise.

Peu à peu, la cour s'était remplie de gens qui venaient pieusement rendre les derniers devoirs au directeur de l'Opéra. On finit pourtant, lisons-nous dans les *Petits mémoires de l'Opéra*, par comprendre qu'il devait y avoir là-dessous une plaisanterie un peu corisée, et que le mieux était d'en rire... ; et cette journée, qui semblait devoir se passer au Père-Lachaise, se termina par un excellent dîner où M. Duponchel prouva qu'il n'avait nulle envie de se faire enterrer, pas même sous la table. • Restaient les croquemorts. Jaloux de conserver l'incognito, les auteurs de la mystification avaient eu la précaution de solder le compte d'avance, mais ils n'avaient pas pensé à *buona mano* des croquemorts, comme disent les Italiens. Ils montèrent à l'étage où M. Duponchel recevait les félicitations de ses amis, et l'un d'eux, parlant au nom de tous, demanda à M. Duponchel le pourboire dont on ne manque jamais de les gratifier à l'issue des funérailles. Duponchel voulut être bon vivant jusqu'au bout ; il donna deux louis à MM. les croquemorts et leur dit :

« Allez boire à ma santé ; allez, et surtout ne revenez pas de sitôt. » Cette mystification de haut goût fit grand bruit. Duponchel avait été souvent attaqué par les journaux, mais devant cette mort subite, si imprévue, si terrible, toutes les rancunes s'éteignirent, et, le jour même de son enterrement, le directeur de l'Opéra put lire dans les feuilles publiques des regrets bien sentis sur *feu Duponchel*.

Quittons les *billets d'enterrement* et passons aux *billets de mariage* qui offrent moins de variétés amusantes. Nous en connaissons cependant qui ne manquent pas d'une certaine saveur ; témoin celui-ci :

• Monsieur,

• Monsieur et madame Thibault ont l'honneur de vous faire part du mariage de mademoiselle Eugénie Thibault, leur fille, avec monsieur Georges Bertin-Bourdeau, médecin-vétérinaire, à Paris, rue de Charenton, 141.

• Monsieur Thibault a l'honneur de vous avertir, en outre, que monsieur Bertin continuera le procédé de castration de chevaux sans abattage, procédé importé en France, en 1815, par M. Frédéric Dubow, son beau-père, médecin-vétérinaire, Polonais-Russe.

Il nous reste à citer un *billet de faire part* que nous croyons unique en son genre. Ce n'est ni un *billet d'enterrement* ni un *billet de mort*, c'est un *billet de naissance*... à la fortune.

vétérinaire, à Paris, rue de Charenton, 141.

• Monsieur Thibault a l'honneur de vous avertir, en outre, que monsieur Bertin continuera le procédé de castration de chevaux sans abattage, procédé importé en France, en 1815, par M. Frédéric Dubow, son beau-père, médecin-vétérinaire, Polonais-Russe.

Il nous reste à citer un *billet de faire part* que nous croyons unique en son genre. Ce n'est ni un *billet d'enterrement* ni un *billet de mort*, c'est un *billet de naissance*... à la fortune.

M.

• Il est bien vrai, ainsi que l'ont déjà annoncé plusieurs journaux, que M. Alphonse Papat, cocher de remise à la compagnie impériale, domicilié à Paris, rue du Champ-de-Mars, 15, a eu la chance de gagner le premier des deux lots de 100,000 fr., au premier tirage des obligations mexicaines.

• Madame veuve Papat, Monsieur l'abbé Papat, curé de Bièvres, Monsieur et Madame Alphonse Papat et leurs enfants, et Mademoiselle Marie-Louise Papat ont l'honneur de vous faire part de cette heureuse nouvelle, et de vous prier d'assister à la grand-messe d'actions de grâces et au *Te Deum* qui seront chantés très-solennellement en l'église de Bièvres, le mardi 18 juillet 1865, à dix heures et demie très-précises, pour remercier le Dieu tout-puissant, auteur de tout bien spirituel et temporel.

• Bièvres, le 14 juillet 1865.

Le chroniqueur le plus ingénieux n'inventerait certes pas une circulaire de cette force, ou, s'il l'inventait, de toutes parts il entendrait crier au canard ; or, il n'y a pas de canard en cette affaire, il y a mieux ; mais qui se douterait jamais que la fortune inspirât à ce point les cochers de remise ?

— *Billet doux*. C'est un *billet d'amour* ou simplement de galanterie. • *Billet de commerce* s'acquiesce quand on le peut. *Billet d'amour* est presque toujours certain d'être payé avant l'échéance. (Cousin d'Avallon.) Il y a dans l'amour des petites filles quatre âges bien distincts : d'abord, elles aiment tout le monde ; première période. Vient ensuite le sentiment de leur petit mérite, et alors elles s'aiment elles-mêmes ; deuxième période. Puis un feu inconnu s'allume dans leur sein, et alors elles aiment, elles aiment beaucoup ; mais elles ne savent pas ce qu'elles aiment ; troisième période. Enfin, l'énigme s'explique, l'intelligence s'éclaire, elles aiment quelqu'un ; quatrième période. Dès lors, on est apte à recevoir des *billets doux* et capable d'en écrire. Ce qui s'applique aux filles peut s'appliquer aux garçons. Vous rappelez-vous le premier *billet doux* écrit mystérieusement, le front pâle, le cœur tout ému, d'une main tremblante ? Vous rappelez-vous le premier *billet doux* reçu, déniché avec anxiété ? Celui-là ne s'oublie jamais. Vous souvenez-vous en quels termes vous adressiez vos vœux, en quels termes on répondait à votre exaltation juvénile ? Un *billet d'amour*, n'est-ce pas ? serait plus d'une fois singulièrement obscur, si les deux sexes n'avaient pris depuis longtemps la louable habitude de mettre à déchiffrer ces sortes de choses une extrême complaisance. Quelqu'un a dit : « Les amoureux sont dans la société ce que les fanatiques sont dans la religion. » Or, avez-vous remarqué combien le style des fanatiques religieux est incohérent, bizarre, incompréhensible, excepté toutefois pour les initiés et ceux que l'Ecriture sainte appelle les hommes de bonne volonté. Le style des amoureux ne brille pas moins, en général, par son étrangeté : le sens commun y trébuche, et un vent de franche folie y fait claquer l'adjectif avec un luxe inouï de mise en scène.

Mais combien cette folie est délicate au cœur de celui qui la ressent ! Elle est, de toutes les folies, la seule dont on ne veuille pas guérir. Elle est, selon les cas, la plus douce ou la plus terrible, la plus ridicule ou la plus noble ; elle grandit l'âme ou elle l'abaisse, elle tue ou elle fait vivre. Aussi les rames de papier qu'elle livre aux vents affectent-elles les formats les plus divers ; les flots d'encre bleue, noire, rose, quelquefois jaune, qu'elle fait couler, forment des ruisseaux où l'on gazouille, des lacs où l'on se berce, des océans où l'on se noie. Les chants, les soupirs et les cris, j'allais dire les rugissements qu'elle arrache, sont tour à tour les chants de l'oiseau, les soupirs de la brise, les cris de la brute ; étonnez-vous après cela de la prodigieuse diversité des *billets d'amour*.

L'air de bravoure y est varié à l'infini. Il est touchant ou burlesque, saisissant ou plat, écorçant ou sublime, selon que celui ou celle qui l'entonne s'appelle Roméo ou la Femme à barbe, Héloïse ou M. Prudhomme, le marquis de Sade ou Clarisse Harlowe. Werther ne s'exprime pas comme M. Jovial, ni Calino comme Mirabeau ; Manon peut expliquer Lisette ; la Dame aux Camélias peut expliquer Marion de Lorme ; mais don Juan n'expliquera pas Othello, M. Mayeux n'expliquera pas don Quichotte. Le ventru qui fait sonner ses écus ne parle pas le langage de l'écolier qui fait sonner ses vingt ans. L'ingénue qui se donne et la courtisane qui se vend, Mme Putiphar et Mme Bovary, Cléopâtre et Dalila, Lucrèce et Messaline ne disent pas les mêmes choses ; la femme sensuelle et la froide coquette, la fille d'auberge et la grande dame, la grisette et la bourgeoise, la vieille fille et la petite pension-